

Séance du 14 octobre 2024

Heurs et malheurs des Lumières

Dominique TRIAIRE

Professeur émérite de l'Université Paul Valéry (Littérature française)
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLÉS

XVIII^e siècle, Lumières, Religion, Liberté, Histoire.

RÉSUMÉ

Réflexion sur l'évolution de quelques éléments sociaux et politiques (religion, raison, histoire, patrie) issus des Lumières.

La pensée des Lumières a nourri la Révolution française et l'Empire qui ont fixé les cadres à l'intérieur desquels ont pris forme des notions toujours actuelles, telles que *citoyen, patrie, pouvoir* etc. Je souhaiterais rapprocher quelques-unes de ces notions au moment de leur apparition, et aujourd'hui ; et pour rendre ce rapprochement plus sensible, je commencerai par un rapide parcours de la formation des Lumières. Le point de maturité est facile à trouver ; il suffit de consulter Emmanuel Kant (1724-1804) : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. [...] *Sapere aude* ! [...] Voilà la devise des Lumières¹. » Le point de départ de cette vaste transformation de la pensée occidentale se situe naturellement dans l'apparition de l'imprimerie². L'imprimerie donna accès à l'Écriture, développant l'exégèse, ouvrant la voie à la Réforme, à l'apprentissage de la lecture, à la fragilisation de la religion dominante. Voyons dans une première partie les choses plus en détail.

1. Foi et liberté

Il serait maladroit de restreindre les Lumières au XVIII^e siècle ; elles sont l'aboutissement, comme je viens de le dire, d'un long travail commencé à la fin du XV^e siècle³. Trois événements marquent l'entrée dans notre modernité : outre l'imprimerie,

¹ Emmanuel KANT, *Qu'est-ce que les Lumières ?* [1784], Paris, 1991, p. 43.

² L'exemple de l'imprimerie montre qu'une mutation majeure dans la transmission de la pensée est suivie de conséquences considérables – je pense que nous vivons une mutation comparable avec les réseaux sociaux.

³ Je n'imagine pas comment les Américains ont pu penser « construire » une démocratie en Iraq en quelques années ; rappelons Chateaubriand : « Il suit de là que, lorsque vous voulez donner à un peuple la constitution qui ne lui est pas propre, vous l'agitez sans parvenir à votre but, et il retourne tôt ou tard au régime qui lui convient, par la seule force des choses. Je combats ici avec

l'effondrement de l'empire romain d'Orient (1453) et la découverte de l'Amérique (1492). Je n'examinerai pas le chemin qui mène de ces ébranlements, auxquels il faut ajouter les guerres de religion, à la *tabula rasa* de Descartes (1596-1650) et à l'apparition de la raison moderne (dont je parlerai un peu plus loin), assurément le plus beau legs de l'âge classique aux Lumières. Deux penseurs du XVII^e siècle, nourris de cartésianisme, vont porter de rudes coups à la religion en séparant, ou plutôt en soumettant le discours religieux à la critique rationnelle. Le plus brillant, au risque de vous surprendre, est Pascal (1623-1662). Bien sûr, nul ne mettra en doute la religion de Pascal, bien sûr, tout acte de foi, pour le sévère janséniste, repose sur la grâce divine, mais que dit-il dans les *Provinciales* (1656) ? Qu'il n'est plus permis, comme le tolèrent les jésuites, de prêcher une chose et, dans certains cas, d'accepter le contraire ; dorénavant, même pour la religion, le principe de non-contradiction s'impose. En ce sens, le Pascal des *Provinciales* n'est pas très éloigné du Diderot de la *Lettre sur les aveugles* (1749). Le plus vigoureux des deux penseurs est Spinoza (1632-1677) qui ruine définitivement l'idée de religion dans le *Traité des autorités théologique et politique* (1670). Lui, le juif d'Amsterdam qui se fera poignarder par un fanatique, il montre à travers une lecture historique et critique de la Bible (« un examen sévère de son contenu⁴ ») que la religion n'est qu'un instrument à l'usage des esprits les plus faibles ou les plus grossiers (« par égard pour la faiblesse d'esprit de la foule⁵ ») et que le philosophe, par le seul exercice de sa raison, comprend qu'il doit être juste et bon. Spinoza ira plus loin dans l'*Éthique*, ouvrant la voie au matérialisme par le *Deus sive natura*. Cette voie qui effraiera Voltaire et la plupart des philosophes du XVIII^e siècle ne sera empruntée que par Diderot (sous le masque de Jacques le fataliste) et la « coterie holbachique », selon l'aimable mot de Rousseau. La religion, même si Voltaire lui garde provisoirement une utilité sociale (assez proche finalement de Spinoza), a reçu un coup dont elle ne se relèvera pas – au moins dans sa forme d'encadrement mental de l'individu. Et nous retrouvons à la fin du siècle la claire formule de Kant que j'ai citée. Kant n'est pas athée et, en cela, il tourne le dos à Spinoza, mais la foi n'est plus l'effet d'une éducation ou d'une soumission à un groupe – que ce soit la famille, la paroisse, l'Église ou les trois à la fois. Loin de la grâce janséniste, elle naît d'un acte libre de l'individu, convaincu par la raison pascalienne et/ou emporté par les effusions du cœur quiétiste ou rousseauiste. La communauté religieuse a disparu ; au mieux survivait-elle encore dans le « petit troupeau⁶ » de Mme Guyon ou dans la société de Clarens, mais Rousseau lui-même adore Dieu dans la **solitude** et la beauté de la nature. Si Spinoza avait porté le coup le plus rude, Locke (avant Voltaire) avait tranché un lien essentiel dans sa *Lettre sur la tolérance* (1689) : Église et État devaient être séparés, politique et religion ne pouvaient être mêlés, et Montesquieu s'empresse de distinguer loi civile et loi religieuse peu avant que Voltaire sépare science et foi. C'est donc une double lame que détendent les Lumières : la religion est à la fois coupée de l'individu et de la société ; elle perd son magistère sur l'un comme sur l'autre. Le pouvoir monarchique de droit divin ne résistera plus longtemps.

À part quelques penseurs audacieux comme Diderot ou Sade (n'oublions pas cependant « l'irréligion » des Idéologues), les Lumières ne sont pas athées. La foi est affaire individuelle et l'on sait que Voltaire lui-même s'accommode assez bien de l'idée de Dieu. Mme de Staël s'efforcera d'ailleurs de concilier la foi chrétienne et l'héritage

avantage cette fureur de donner à des peuples des constitutions uniformes sans s'embarrasser du degré de civilisation où ces peuples sont parvenus ». (CHATEAUBRIAND, *Essai sur les révolutions* [1797], Paris, Gallimard, La Pléiade, 1978, p. 300-301, II^e partie, ch. X).

⁴ SPINOZA, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1954, p. 612.

⁵ *Ibid.*, p. 760.

⁶ SAINT-SIMON, *Mémoires*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1983, t. I^{er}, p. 273.

des Lumières – c'était plus facile pour une protestante que pour une catholique. Mais Stendhal, admirateur des Lumières, saura réaliser la synthèse de leur pensée religieuse : « La religion est une affaire entre chaque homme et la divinité. De quel droit venez-vous vous placer entre mon Dieu et moi ? Je ne prends de procureur fondé par le contrat social que pour les choses que je ne puis pas faire moi-même »⁷.

Après les âpres combats de la Révolution et du XIX^e siècle, on aurait pu penser que la religion serait progressivement rentrée dans la sphère privée ; d'aucuns pensaient même qu'elle finirait par disparaître. Or, depuis une vingtaine d'années, ce mouvement est rompu par le retour du religieux sur la scène publique, principalement à travers les manifestations de la religion musulmane. Le fragile équilibre qui s'était établi tardivement en France (au milieu du XX^e siècle) entre religion et pouvoir d'une part, entre religion et liberté individuelle d'autre part, se voit menacé. Revenons sur l'emblématique voile islamique (1989) : il me semble avoir fait l'objet d'un contresens ou d'une interprétation erronée. Le voile, dans un pays musulman, manifeste une forme de soumission de la femme ou de son infériorité, une contrainte à elle imposée, évidence qui malheureusement n'est pas toujours partagée. Le plus regrettable toutefois n'est pas là, car nous savons bien que la femme qui porte le voile, au moins en Occident, ne le porte pas sous la contrainte ; s'il s'agissait de contrainte familiale, sociale, comme pour toute contrainte, dialectiquement, elle finirait par sauter. S'il s'agit au contraire d'un acte délibéré qui veut exprimer une revendication, voire une rébellion, il échappe au religieux et ne présente pas de menace plus dangereuse que le col Mao ou le béret du Che. Mais si le voile, signe extérieur de foi, assez infantile au reste comme tout autre signe religieux, révèle ce que les Lumières précisément dénonçaient, savoir l'aliénation d'un individu à un système de pensée collectif qui lui retire sa liberté, c'est alors un acte de sujétion inquiétant, un recul auquel nous ne saurions accorder trop d'attention. De nouveau, le même fonctionnement de la religion est à l'œuvre : domination du groupe, soumission de l'individu. Existera-t-il, existe-t-il un Spinoza musulman ? Je ne sais.

2. Raison et sentiment

Revenons à la raison pour notre deuxième partie. Le XVIII^e siècle reçoit du siècle précédent un double héritage. Le premier est celui de Descartes et des métaphysiciens : la pensée obéit à la raison ; il n'est pas permis de tenir un discours renfermant contradiction ; la critique est universelle ; le préjugé n'est plus recevable. Pierre Bayle (1647-1706) est celui qui assure le plus clairement la transition entre les deux siècles. Dans son admirable *Dictionnaire historique et critique* (1697) et par un effort d'érudition extraordinaire, le protestant exilé passe au crible de la raison tout ce qui a été écrit sur les hommes et les groupes depuis l'Antiquité, constituant pour le siècle suivant un inépuisable réservoir d'armes et d'arguments. Même si Voltaire (ébloui par Newton) se montre sévère envers Descartes, il n'en est pas moins son héritier direct. Cet effort de rationalisation se manifeste dans la **loi** : qu'elle soit physique ou juridique, elle exprime le pouvoir de la raison sur l'univers de la matière, comme sur la société des hommes. Le second héritage, celui que les Lumières revendiqueront le plus fermement, a été légué par John Locke (1632-1704). Cela peut surprendre puisque Locke élabore sa philosophie contre celle de Descartes, mais les Lumières (au moins en France) dont la philosophie n'est pas d'une solidité à toute épreuve réussirent pourtant une synthèse des deux assez séduisante. Car Locke est le philosophe de l'expérience, des sens donc – c'est ce que verront Voltaire, Condillac, Helvétius jusqu'aux Idéologues et aux premiers cliniciens.

⁷ STENDHAL, *De l'Amour*, Paris, Garnier, 1959, p. 213.

Et le mot **sens** se déclinera sous toutes ses formes : sensuel, sensation, sentiment... opérant une profonde réévaluation du corps, un peu méprisé par les cartésiens. Ce corps redécouvert aspirera au plaisir, à la jouissance, et les romans libertins ou érotiques se multiplieront jusqu'à ce que l'Empire enferme Sade à Charenton. Si le XVII^e siècle se pencha sur les sciences fondamentales (mathématiques, physique), le XVIII^e siècle, sous l'influence de Locke, favorisera les sciences de l'expérience : exploration et taxinomie, de Buffon à La Pérouse.

Cet équilibre entre raison et sentiment, bien vu par Sade dans sa lettre à sa « bonne amie », Constance, « réunissant à l'âme la plus sensible l'esprit le plus juste et le mieux éclairé⁸ », est la première caractéristique de l'homme (et de la femme) des Lumières, et les romanciers l'ont si bien perçu que l'abbé Prévost montre, dans *Le doyen de Killerine* (1735-1740), comment un mariage guidé par la seule raison, le mal nommé *bon sens*, sera source de malheurs sans nombre et presque sans fin (six livres !) et ne tiendra pas contre les forces du sentiment. Inversement, du théâtre de Diderot aux romans de Rétif de la Bretonne, nombreux sont les héros et les héroïnes qui tombent dans le malheur pour avoir oublié les leçons de la raison et s'être laissé emporter par les excès de la passion. C'est que l'équilibre espéré n'est pas si facile à atteindre : la *Julie* de Rousseau qui renonce à son amant pour obéir à la raison paternelle fut-elle heureuse ? Et Jane Austen (1775-1817) jouera avec génie sur les infinies variations de la raison et du sentiment.

Depuis lors, la balance a penché d'un côté, puis de l'autre. La littérature fantastique⁹, en faisant de nouveau place au surnaturel, à l'irrationnel, fragilise le règne de la raison. Le romantisme, tournant le dos au « hideux sourire » de Voltaire, selon le mot de Musset, sombre dans un sentimentalisme qui suscitera le ricanement de Flaubert. Le discours rationnel, bien sûr, existe toujours, plus ou moins contradictoire, plus ou moins solide : de la science à la scientologie. Mais aujourd'hui, la balance semble pencher du côté du sentiment, du *care*, de la compassion générale, de l'exploration victimaire. L'écriture inclusive, censée relever l'image de la femme¹⁰, est une catastrophe pour l'apprentissage du français chez des enfants, confrontés aux difficultés de l'orthographe. Le 2 juillet 2017, à la fin d'un match de football qui opposait en finale de la coupe des confédérations l'Allemagne au Chili et qui venait d'être remporté par l'Allemagne, j'ai entendu¹¹, non sans surprise, le commentateur, ancien joueur de l'équipe de France, dire avec effusion : « Je félicite le perdant ». Une telle phrase aurait-elle été entendue il y a un siècle ? Cinquante ans ? Et surtout au micro d'un média à forte audience ? Non que je remette en question la bienveillance, le respect de l'autre, mais cet excès de sentimentalisme (qui est loin de produire les superbes œuvres des Romantiques !) menace deux bases de notre société : le mérite d'abord, valeur majeure des Lumières célébrée par Beaumarchais :

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger :
Le hasard fit leur distance ;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel ;
Et Voltaire est immortel¹².

⁸ SADE, *Œuvres complètes, Justine ou les malheurs de la vertu*, Paris, 1973, t. III, p. 51. « Constance » est à la fois l'amie de Sade et de Justine.

⁹ Dont le plus bel exemple reste *The monk* (1796) de Matthew Gregory LEWIS.

¹⁰ Je doute que cette vision pleurnicharde serve les vrais combats pour l'égalité homme-femme.

¹¹ J'avais noté cet exemple pour ne pas l'oublier, mais depuis je l'ai entendu répété bien souvent.

¹² BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*, V, XIX, Vaudeville.

Ainsi le plus médiocre artiste (je crains que l'oxymoron ne soit devenu pléonasme) peut-il se croire au niveau des plus grands. Le mérite apparaît comme une insupportable injustice qui écrase les recalés, toute forme d'évaluation devenant suspecte. Autre base menacée : la majorité démocratique. Courant le risque de blesser la minorité, la majorité devrait faire droit à ses revendications, ressuscitant ce qui s'appelait le privilège. Ce penchant à l'universelle compassion touche malheureusement l'État : la politique est dure, elle impose, précisément appuyée sur la majorité des citoyens, des mesures parfois rudes, exigées par la raison, mais depuis quelques années, ce sont les lois « sociétales » (le mot est horrible), les préventions de toutes sortes (ne pas fumer, ne pas boire, conduire prudemment...) qui envahissent le champ politique : « Les dépositaires de l'autorité [...] sont si disposés à nous épargner toute espèce de peine, excepté celle d'obéir et de payer ! Ils nous diront : quel est au fond le but de vos efforts, le motif de vos travaux, l'objet de toutes vos espérances ? N'est-ce pas le bonheur ? Eh bien, ce bonheur, laissez-nous faire, et nous vous le donnerons. Non, Messieurs, ne laissons pas faire ; quelque touchant que soit un intérêt si tendre, prions l'autorité de rester dans ses limites ; qu'elle se borne à être juste. Nous nous chargerons d'être heureux »¹³. Ainsi s'exprime le ferme langage de Benjamin Constant. La pitié rousseauiste ne suffit pas plus que la sèche économie d'Adam Smith : l'une doit accompagner l'autre d'un pas égal.

3. Histoire et progrès

En 1755, le tremblement de terre de Lisbonne marque une rupture dans la pensée de Voltaire ; il se trouve brutalement confronté à la question du mal à laquelle Pascal répondait par le péché originel, mais Voltaire (j'en reparlerai) refuse d'endosser la faute d'un autre, fût-il Adam : le fils ne peut plus être tenu pour responsable des erreurs de son père. Au moins Voltaire rejette-t-il le *Tout est bien* de Leibniz, rompant avec l'optimisme¹⁴ ; il ne lui est pas pour autant supportable de se résoudre à accepter, comme seule consolation, les décrets immuables de la Providence ; le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet lui ouvre pourtant une perspective historique dont il saura profiter dans le vaste travail qu'il a entrepris depuis une quinzaine d'années. Pour Voltaire, la raison ne sait pas tout, mais elle peut tout savoir. Comme Newton a expliqué les lois de l'univers, la raison, par sauts successifs, continuera d'expliquer le monde, indéfiniment. Dans une telle représentation, l'aveugle Providence n'a plus sa place et Voltaire veut soumettre la longue geste humaine, depuis ses origines et l'apparition de l'écriture aux temps contemporains, à un discours, c'est-à-dire ne plus accepter une suite de faits et d'hommes errant dans les voies impénétrables de la Providence, mais accéder à une parole qui donnera sens. Voltaire s'arrache du monde immobile, voulu par la sagesse divine, de l'homme pécheur, mais sorti parfait des mains du Créateur et donc inaccessible à toute perfectionnement.

Ce travail aboutit peu après le désastre de Lisbonne : le monumental *Essai sur les mœurs* paraît en 1756, même si, à son habitude, Voltaire y reviendra à de nombreuses reprises jusqu'à sa mort. Il y développe conjointement l'idée de progrès et le principe selon lequel l'homme a les moyens de transformer son propre destin. Ainsi donne-t-il naissance à l'histoire moderne, non plus simple description de faits, mais explication d'un enchaînement. Voltaire mettra ainsi à jour quatre grands siècles : siècle d'Alexandre, siècle

¹³ Benjamin CONSTANT, De la liberté des Anciens comparée à celle des modernes [1820], *Œuvres complètes XV*, Berlin, de Gruyter, 2017, p. 310.

¹⁴ Voltaire avait une connaissance très approximative de la philosophie de Leibniz et n'en avait retenu, comme il lui arrivait pour d'autres, que ce qui lui était utile.

d'Auguste, siècle des Médicis et bien sûr, il lui consacra un ouvrage, siècle de Louis XIV. Entre chacun de ces siècles, l'humanité peut régresser (Voltaire n'a pas de mots assez durs pour le Moyen Âge), mais chaque siècle pousse un peu plus haut l'humanité. Ainsi que la raison qui peut, comme je l'ai dit, indéfiniment étendre son domaine, l'homme pourra indéfiniment améliorer sa condition. Notons que pour Voltaire, le XVIII^e siècle amorce, par rapport au siècle précédent, une descente : à ses yeux, une forme de perfection a été atteinte par le grand siècle et l'humanité devra accepter de descendre pour mieux prendre son élan et aller plus haut. Même s'ils élaboreront d'autres lectures de l'histoire, Hegel, puis Marx suivront la voie ouverte par Voltaire. Les héritiers directs de Voltaire iront plus loin que lui : pour Voltaire, « L'homme, en général, a toujours été ce qu'il est¹⁵ » ; en cela, il reste fidèle au dogme chrétien, mais pour Condorcet, Mme de Staël, Benjamin Constant, le progrès de la société des hommes rendra possible la perfectibilité de l'homme lui-même. Parallèlement, l'idée d'évolution perçue par Diderot et les matérialistes accompagnera jusqu'à Darwin la perfectibilité morale et sociale.

Qui donnerait tort à Voltaire ? Il nous suffit d'examiner sur les trois derniers siècles la courbe de l'espérance de vie. Et pourtant, les sirènes de la décroissance se font doucement entendre, les avancées scientifiques de tous ordres sont remises en question ; naguère, il fallait arrêter la production nucléaire d'électricité au moment où les demandes vont exploser pour les automobiles ; l'agriculture intensive qui a fait disparaître les famines est battue en brèche ; le vaccin, par lequel les grandes épidémies ont reculé (et dont Voltaire fut un ardent promoteur sous sa forme primitive de l'insertion), est l'objet de tous les soupçons ; il n'est jusqu'à la démocratie, fruit lentement mûri au soleil des révolutions, qui ne soit menacée comme je l'ai dit. L'histoire selon Voltaire nous montre assez que le progrès ne s'arrête jamais et que la perfectibilité est un processus sans fin. Hors de question bien sûr de renoncer au pouvoir de critique, précisément légué par les Lumières, et je partage la tristesse de Claude Lévi-Strauss devant la disparition des tribus amazoniennes et de leurs cultures ; mais s'il est nécessaire d'évaluer les conséquences de chaque pas en avant, il ne faut pas être moins circonspect avant de reculer. Non, ce n'était pas mieux avant et Voltaire, qui se plaignait des maux de dents, se serait assurément confié aux soins de l'un de nos dentistes.

4. Univers, Patrie

Si j'ai souligné jusqu'à présent ce que les Lumières devaient à leurs grands devanciers classiques, il est toutefois un domaine où elles ont véritablement innové : Hobbes et Locke (particulièrement dans ses *Deux Traités du gouvernement*) avaient ouvert la voie, mais c'est la réflexion la plus approfondie et la plus fructueuse sur les conditions de la vie des hommes en société, de Montesquieu à Condorcet, de Rousseau à Benjamin Constant, qui élaborera les cadres de la politique moderne.

Il faut se souvenir que l'ébranlement de la religion renvoyait l'homme à lui-même ; pour l'immense majorité de la société (ce que Spinoza et Voltaire reconnaissaient), elle restait toutefois une charpente morale, un frein contre la tentation du mal. Mais comment organiser la société, la rendre vivable, construire un droit et surtout le faire respecter en un temps où il suffisait à l'assassin du matin de fuir l'après-midi et d'échapper à tout châtiment ? Pour l'instant, le curé tenait encore ses ouailles, les matérialistes n'étaient que quelques individus et l'exemple malheureux de Turgot montrait que les Lumières n'étaient pas encore au pouvoir. La situation n'en était pas moins inconfortable : « la

¹⁵ VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, Paris, Garnier, 1963, t. I, p. 25.

sortie de l'homme hors de l'état de tutelle » appelait une nouvelle organisation politique, fondée sur de nouvelles valeurs. Dans *De l'esprit des lois*, Montesquieu brosse un tableau des principaux régimes politiques (despotisme, république, monarchie) et, en fin juriste, fixe le principe de la séparation des pouvoirs (que je trouve étrangement galvaudé en France).

En vérité, deux grandes tendances vont rapidement apparaître qui donneront naissance à la droite et à la gauche d'aujourd'hui. La première tendance sera portée par Voltaire. Voltaire n'est pas un philosophe au sens fort du terme, ce n'est pas un homme de système, mais il sait prendre autour de lui ce qui lui paraît bon, en faire la synthèse et la diffuser avec une grande force. Chassé de la cour en pleine gloire, il débarque en Angleterre où il découvre les vertus sociales et économiques de la liberté. En trois lignes, il a compris la pensée libérale : « Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour, de là s'est formée la grandeur de l'État¹⁶. » Le carré vertueux : liberté, richesse, citoyen, État. Autant pour le bénéfice du commerce que par philosophie, Voltaire est universaliste. Avant tout, l'homme est homme, et aucune différence, aucun « retard » entre les hommes n'est définitif. Les physiocrates élargiront la pensée du philosophe de Ferney en s'élevant contre tout monopole, toute entrave dans la liberté d'entreprendre et de circuler. La République des lettres n'a pas plus de frontières que celle des hommes. Helvétius, suivi par les matérialistes, trouvera dans l'intérêt individuel le moteur de l'activité humaine. On devine bien sûr les excès de cette tendance qui sera à l'œuvre en France au XIX^e siècle comme elle l'était déjà en Angleterre au XVIII^e siècle, mais elle a porté au plus haut la liberté. De Voltaire à Benjamin Constant, le grand combat contre la censure, pour la liberté d'expression sera intense, s'épanouissant dans le premier amendement de la Constitution américaine. Autre combat mené par les Lumières, mais lancé par Locke (et qui rappelle que la laïcité n'est pas vraiment une invention française) : « j'estime qu'il faut avant tout distinguer entre les affaires de la cité et celles de la religion et que de justes limites doivent être définies entre l'Église et l'État »¹⁷. Et quand Benjamin Constant s'élèvera contre la loi punissant le blasphème, il sera au croisement de ces deux combats.

L'autre grande tendance, dont la philosophie est beaucoup plus solide, est portée par Jean-Jacques Rousseau ; il aura un grand mérite : non seulement, il comprendra qu'il faut penser la société (et ce sera le *Contrat social*), mais il aura le courage de tenter l'application de sa théorie en Pologne et en Corse. La philosophie politique de Rousseau repose sur deux *a priori* (aurait dit Kant) : 1. l'homme est bon et la société le corrompt – 2. le pouvoir souverain est dans le peuple. Ces deux *a priori* vont modeler son projet politique. En ce sens, Rousseau est le fondateur de la démocratie et plus précisément, de la démocratie directe ; pour lui, la démocratie représentative trahira nécessairement ses mandants. Une bonne démocratie, et en cela il a lu Montesquieu, est donc petite afin que chaque citoyen puisse intervenir dans l'élaboration de la loi. En bon protestant genevois, la société rousseauiste reposera sur une stricte égalité entre les citoyens (encore que pour les femmes...) et une non moins stricte obéissance à la loi (écrite, naturellement) et à l'intérêt général. Dans un premier temps, Rousseau ne sera pas moins attaché à la liberté (qu'il oppose à la licence) que Voltaire, mais un dé clic va se produire : révélatrice, une correction des *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. Dans une première version (BPU de Neuchâtel, cote Ms R 13, p. 14), il écrit dans le chapitre sur l'éducation :

Tout vrai républicain suça avec le lait de sa mère l'amour de la *liberté*, c'est à dire de la patrie et des loix.

¹⁶ VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Dixième lettre, « Sur le commerce ».

¹⁷ JOHN LOCKE, *Lettre sur la tolérance* [1689], Paris, PUF, 2006, p. 11.

Puis, il corrige dans la version définitive (Bib. Czartoryski, Cracovie, 1392, p. 16) :
 Tout vrai républicain suçà avec le lait de sa mere l'amour de *sa patrie* c'est à-dire des loix et de la liberté. [je souligne.]

L'ordre des mots « patrie », « lois » et « liberté » a été inversé, le dernier a cédé la place au premier ; la priorité n'est plus à la liberté, mais à la patrie. Le « laboratoire » politique de Rousseau ne se conçoit que porté par la ferveur populaire, donc à échelle réduite, celle de la patrie : Sparte ou la Rome républicaine. Montesquieu avait déjà montré que les grands empires penchent invariablement vers la tyrannie. Malheureusement, Rousseau n'a pas vu que cet « amour » de la patrie susciterait l'éveil des nationalités qui deviendrait aux siècles suivants l'éveil des nationalismes... Lui-même a rompu cet équilibre entre universalisme et patrie, aussi fragile que ceux que j'ai évoqués plus haut.

Directement et logiquement lié à l'amour de la patrie, le sacrifice de l'individu aux intérêts du groupe distingue Rousseau et Voltaire. Même s'ils partagent tous les deux la même passion pour la liberté, le premier soumet le citoyen à la volonté du souverain, le peuple. Voltaire, en inspirateur du libéralisme, enracine la puissance de l'État dans la richesse des individus, elle-même créée par la liberté laissée à chacun. Le déséquilibre, jusqu'en 1914-1918, a favorisé la nation alors que la philosophie des Lumières, jusque dans l'excès sadien, défendait la recherche du bonheur individuel. Depuis 1968, la balance a progressivement retrouvé un équilibre qui prend en compte les aspirations de chacun. La période de paix que nous connaissons en France depuis 1962, l'effondrement du mur de Berlin en 1989 laissent penser qu'il n'existerait plus de danger, que la vieille morale d'Helvétius selon laquelle chacun ne poursuivrait que son propre intérêt a gagné. Ce serait oublier, par un optimisme un peu aveugle, que les démons de la religion et les fureurs des nationalismes ne s'endorment jamais, que les affrontements qui levent un peuple contre son voisin ou contre lui-même peuvent prendre des formes bien différentes de celles qui ont prévalu jusqu'à présent. Je vous laisse trouver des exemples.

Les grands systèmes philosophico-politiques du XIX^e siècle, inspirés par les Lumières, ont donné l'illusion à l'humanité que l'âge de la raison était arrivé avant de s'écraser dans la barbarie du XX^e siècle. Et pourtant, dès les années de la Révolution, Jean Potocki, qui avait parfaitement assimilé les acquis de la raison, sut à la fois pratiquer la mise à distance de l'esprit critique et profiter de cette mise à distance pour en dénoncer les risques ; ce qu'il fera par l'ironie à travers le personnage du géomètre Velasquez dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, et beaucoup plus directement dans les *Essays d'aphorismes sur la liberté* :

J'ai dit que savoir être libre étoit une science, peut être aurois-je du dire que c'étoit un art, car il y entre plus de pratique que de théorie [...].

Les amateurs de la théorie ont adopté une méthode aisée ; Ils négligent dans leurs calculs le tems présent disant, qu'il[s] ne s'occupent que du bonheur des générations futures.

Mais premièrement, il pouroit se trouver dans la génération présente des hommes qui auroient aussi la prétention d'être heureux [...].

Secondement, comme le présent en sait plus que le passé, il pourra arriver aussi que l'avenir en saura plus que le présent, & par conséquent qu'il saura bien s'occuper de lui même. [où reparait l'idée de progrès]

Troisièmement, il pourra arriver qu'après s'être donné bien de la peine pour établir un nouvel ordre de choses, les hommes destinés à être heureux dans ce nouvel ordre, seront au contraire vivement frappés de ses inconvénients, & faiblement de ses avantages, & ne songeront qu'à le renverser, car tel est l'esprit humain.

D'où je conclus à dire, que l'art des administrateurs ressemble à quelques égards à celui du peintre en Mozaïque. Lorsqu'il veut raccommoder son tableau : il retire habilement quelques uns des milles cubes vitrifiés qui le composent, & en

met d'autres à leur place ; mais que droit on de l'artiste insensé, qui n'ayant que quelques jours devant lui, & devant raccommo-der toutes les mosaïques du vatican, voudroit en refondre tous les cubes, plein de l'espoir chimérique de les voir sortir de ses creusets plus éclatants & plus purs¹⁸.

Concluons.

Sapere aude ! reprenait Kant après Horace, justifiant la quête d'Adam et Ève qui les avait chassés du paradis. L'homme des Lumières cherche à savoir, soumis à la raison critique tout préjugé – *i. e.* tout jugement établi avant lui et qu'il devrait accepter docilement.

Première conséquence : la *liberté de pensée*, une nouvelle *tabula rasa* face aux diverses croyances. Dieu lui-même qui fondait la métaphysique cartésienne sera balayé par les matérialistes du XVIII^e siècle. Pour que cet espace libéré ne soit pas rempli par la superstition ou ce qui en tient lieu, la société des Lumières ne peut exister sans une école forte, ce que Rousseau a parfaitement vu dans son admirable essai, *Émile ou de l'éducation* ; je crains que cette force, cette autorité de la raison ne soit fragile aujourd'hui.

Corollaire : la *liberté d'expression* si facilement rognée aujourd'hui pour de bonnes raisons bien sûr, mais à partir du moment où un interdit est posé, toute raison d'en interdire un autre disparaît, et ainsi la liberté d'expression se restreint, mouvement inverse du progrès. Flaubert brocardait les bons esprits qui voulaient interdire la lecture des romans aux femmes. Chacun peut se sentir blessé et revendiquer l'interdit. Toujours ce penchant à faire taire, à censurer la parole qui déplaît. On nous corne aux oreilles l'islamophobie, mais je vous le demande : vous souvenez-vous des attaques, sarcasmes, moqueries que la religion catholique a endurés, je n'ose dire depuis quand ? Pourquoi faudrait-il qu'une religion, opposée au plus haut point à l'enseignement des Lumières, échappât à son tour au crible de la raison et du rire si cuisant pour les religieux ?

Enfin la liberté d'action qui ne peut exister sans les deux précédentes et qui appelle la loi pour ne pas devenir licence selon Rousseau. Rappelons que Rousseau qui l'emporte aujourd'hui sur Voltaire (au moins dans nos sociétés occidentales où le mot libéral est devenu grossier), Rousseau le premier à admirer la nature, l'homme du sentiment, Rousseau lui-même ne souhaitait pas revenir aux premiers temps de l'humanité, aux temps précisément de la licence, et considérait que la nouvelle société qui avait donné naissance à la liberté était un progrès. Cette liberté d'action, non pas fixée par la loi mais défendue par elle, ainsi que les deux autres, ne peut s'exercer que dans un type particulier de société qui demande l'égalité de ses membres, et le peuple ou ses représentants comme source unique de l'autorité civile. Le mot « bourgeois », qui n'a aucun sens péjoratif ici, définit assez bien cet homme et cette société. Les excès auxquels cette édification a donné lieu (esclavage, guerres, colonisation – commencée cependant dès le XVI^e siècle) ont parfois poussé à la détruire. La démocratie, qui est fille des Lumières en Angleterre, puis aux USA, enfin en France, reste pourtant le meilleur moyen de maintenir la société – moyen relatif, historique, contingent, par conséquent courant risque de disparaître.

¹⁸ Jean POTOCKI, *Œuvres III*, Louvain, 2004, p. 310.